

# LES MAUDITES DE MONTRENTHAL

MARION ZELL



Illustré par Iris Sini F.



La diversité  
dans la fiction

*À Manou,  
mon arrière-grand-mère un peu magique.  
Aux survivantes.*

*La malédiction, dit-on, comme l'exorcisme  
ou les formules de guérison, procède de la répétition.*

— Alice Kiner, *La Nuit des Béguines*  
(deuxième partie, chapitre 12)

*Same old energy baby, history repeats.*

*Same old energy baby,  
they'll march you through the streets.*

*Same old energy baby,  
they fear what they don't know.*

*Same old energy baby,  
you've burned this way before.*

— Kiki Rockwell, *Same Old Energy*\*

---

\* *Toujours la même énergie, bébé, l'histoire se répète.*

*Toujours la même énergie, bébé, ils te feront défiler dans les rues.*

*Toujours la même énergie, bébé, ils craignent ce qu'ils ne connaissent pas.*

*Toujours la même énergie, bébé, tu as déjà brûlé comme ça.*

Kiki Rockwell, *Toujours la même énergie*

## AVERTISSEMENT RELATIF AU CONTENU

Cette œuvre comporte des contenus ou passages pouvant heurter la sensibilité du public.

– Principaux : amatonormativité, anxiété, anxiété sociale, cadavres, cauchemars, crise de panique/d'angoisse, deuil, dépression, fantômes, hallucinations, horreur, parentalité toxique, sang, stress post-traumatique, traumatisme trans-générationnel, violences conjugales.

– Ponctuels : accident grave, agression, assassinat, comportement abusif, deuil périnatal, décès infantile, gaslighting, scènes sanglantes, homophobie et lesbophobie, misogynie, mutilation, pensées suicidaires, psychophobie, relation toxique, violences médicales.

– Mentions : déclencheurs d'émétophobie, déclencheurs de tocophobie, deuil parental, féminicide, injures âgistes, injures putophobes, racisme, suicide, viol.



# I

Avec son énorme sac de sport sur l'épaule, elle aurait pu ressembler à une baroudeuse. Une de ces aventurières au tempérament de feu prêtes à braver tous les dangers de l'univers, farouches et fières. Sauf qu'il n'en était rien. Héloïse avait sa capuche enfoncée sur la tête, comme si cela pouvait la protéger des regards, et les mains dans les poches de son pantalon trop grand, dont les ourlets tombaient sur ses bottes. Des Dr. Martens aux lacets jaune fluo. Style retour de soirée. Style pyjama. Style je-ne-peux-plus-sortir-de-chez-moi.

Elle avait réussi à sortir de chez elle, pourtant. Il était 5 heures du matin et, déjà, les voyageurs s'accumulaient dans la gare de l'Est. *Survivre aux escalators*. Elle gardait les yeux fixés sur le bout de ses chaussures. La pointe de cuir était usée, marquée par toutes les fois où elle avait buté dans les marches des escaliers. « Arrête de traîner des pieds », reproche entendu si souvent. Rien n'y avait jamais fait ; elle traînait toujours les pieds. Ce jour-là plus que les autres. Mais sa décision était prise. Elle devait s'y tenir.

Avant de partir, elle avait vérifié s'il y existait encore des cabines téléphoniques en service à la gare. Le site de la SNCF

affirmait que oui. Elle s'était dit : « Ils sont en retard sur tout, alors ce ne serait pas si surprenant. » Sa psy aurait peut-être prétendu qu'elle se cachait encore dans une colère, un mépris pour masquer ses propres insécurités. Sauf que ce matin-là, Héloïse n'en avait pas grand-chose à faire, de ce que pouvait bien penser sa psy. Ses antidépresseurs étaient quand même rangés dans la poche intérieure du sac, celle avec la fermeture Éclair. Dans son angoisse compulsive, elle avait vérifié trois fois qu'elle les avait bien pris.

Elle dut chercher longtemps avant de trouver la cabine, qui n'était somme toute qu'une borne avec un combiné. Elle aurait pu demander à un agent d'accueil de l'aider, mais elle ne se sentait ni la force ni le courage d'adresser la parole à qui que ce soit. Elle était déjà fière d'avoir tenu tête à la rame de métro presque vide. À l'origine, elle avait prévu de partir une heure plus tôt et de faire le trajet à pied. Mais la fatigue insurmontable qui la prenait parfois l'avait clouée au lit, et elle avait eu besoin de quarante minutes pour se lever, réussir à s'extraire des oreillers, les yeux encore endoloris, et poser ses pieds nus sur le carrelage froid.

Elle avait résisté à ce premier trajet. Elle se concentra sur cette pensée-là pour oublier les gens qui passaient tout autour d'elle. La femme qui bouscula son sac. L'homme qui la frôla, trop pressé. Le petit garçon qui pleurnichait là-bas, entraîné par une adulte vers les quais. Ses gémissements lui agressaient les oreilles. Elle fouilla dans les poches de son cargo pour en tirer les quelques pièces glanées sur la table basse. D'une main tremblante, elle fit tomber ses centimes dans la machine. Le *cling-clong* lui rappela la machine à café du bureau. Un reflux aigre doublé d'une envie de vomir lui remonta de l'estomac.

Elle posa ses doigts sur le combiné, le tapota du bout de ses ongles au vernis noir écaillé. Trop tard pour rebrousser chemin : elle avait chargé son billet sur son smartphone – un aller simple. Elle prit son portable, changea d'application pour faire défiler le fil de ses contacts.

Elle ne pouvait pas appeler avec. Elle craignait que sa mère refuse de décrocher en voyant son nom s'afficher sur le cadran digital.

Un téléphone dans chaque main, elle composa le numéro. Elle aimait la sensation des touches analogiques qui s'enfonçaient sous son pouce, leurs cliquetis mécaniques, semblables à ceux d'une machine à écrire.

Elle colla l'appareil contre son oreille droite.

Il fallait attendre, juste quelques secondes, mais son ventre se serra si fort qu'elle en eut la respiration coupée. Elle s'en rendit à peine compte. À vrai dire, cela faisait des mois qu'Héloïse ne respirait plus qu'à moitié.

Sonnerie dans le vide. Bip. Bip. La longueur du timbre caractéristique lui parut interminable. Il était si tôt, encore. Il y avait si peu de chances qu'on lui réponde... Pile au moment où elle fut tentée de renoncer, on décrocha. Bien sûr.

Saisie de panique, elle ne laissa pas son interlocutrice placer un mot. Elle ignorait s'il s'agissait de sa mère, de la cuisinière, de la gouvernante ou de quelqu'une d'autre encore. Elle n'avait pas envie de le savoir.

— C'est Héloïse. Je rentre par le premier train. Je serai là d'ici ce soir, cracha-t-elle à toute vitesse.

Et dans un geste précipité, elle reposa le combiné sur son socle. Le souffle court, elle avait l'impression d'avoir couru un marathon. Quelques larmes lui montèrent aux yeux. Ça ne la

dérangea pas tant que ça. Quand on voit flou, le monde paraît parfois moins effrayant.

Ses oreilles sifflaient. Des chuchotis insupportables bourdonnaient dans sa tête. Elle aurait voulu faire abstraction, mais cela lui paraissait de plus en plus difficile. Si difficile. *Folle, je deviens folle. Non, je suis déjà folle.* Les pensées automatiques qu'elle était incapable de réfréner s'enchaînaient. Elle s'écarta de la machine en titubant, touchée au plexus, courbée en deux sur son thorax trop étroit, pour ne pas s'effondrer. Elle se traîna jusqu'à la voie n°37. Après deux essais infructueux, elle réussit à passer le QR Code sous la lumière rouge du scanner.

—Veuillez vous éloigner de la bordure du quai. Le TGV inOui numéro 2815, à destination de Luxembourg-Ville, entre en gare. Il desservira les gares de Champagne-Ardenne TGV, Metz, Thionville...

Héloïse n'écouta pas la fin de l'énumération. Son sac lui paraissait si lourd... Elle n'avait pas de valise, juste l'un de ces stupides bardas de sport gigantesques dans lequel elle avait fourré peu ou prou toute sa vie.

Sans qu'elle sache comment, elle parvint à monter à bord du wagon.

\*

La tête appuyée contre la vitre, son casque sur les oreilles, Héloïse se préserva tant bien que mal du monde. Observer les paysages anonymes et monotones défiler à toute vitesse dans le TGV l'avait toujours apaisée. Cela lui donnait l'impression de regarder un de ces vieux films en noir et blanc qu'étudiaient ses amis en école de cinéma. Dans la poche gauche de son pantalon se trouvait la boîte de gélules à sortir en cas

d'urgence. Une benzodiazépine dont le nom lui importait peu. Anxiolytiques, sédatifs, remèdes antistress. Un poison qui pouvait lui sauver la vie si elle oubliait comment respirer.

Le siège à côté d'elle était vide, alors elle avait gardé son sac dessus, collé contre elle comme un coussin démesuré, une peluche ridicule. Cela ne marchait pas trop mal. Peut-être était-ce aussi parce que son sweat-shirt l'avalait tout entière et lui permettait de disparaître dans sa doublure polaire. Il s'agissait d'une taille XL, couleur noire, avec une main brodée au fil blanc sur le cœur, majeur tendu, obscène et provocante. Sa mère ne manquerait pas de le lui faire remarquer. Héloïse n'avait pas eu le courage de se changer.

Le trajet aurait pu durer des heures ou dix minutes qu'elle n'aurait pas vu la différence. Depuis des semaines, des mois, le temps s'écoulait bizarrement, trop rapide et trop lent à la fois.

Les immeubles gris et les banlieues moches cédèrent la place aux vallons. Les champs se succédèrent jusqu'à un arrêt en gare de Metz, la plus belle de France, à ce qu'on disait. Ce n'était pas encore là qu'elle descendait, mais parfois, il lui prenait une envie de découvrir la ville. Depuis quand n'était-elle pas revenue dans le Grand Est ? Les noms aux consonances gutturales lui tournaient en tête.

Héloïse avait toujours ce goût amer dans la bouche. Sa joue posée contre la vitre froide, son souffle produisait un petit cercle de buée. Ses yeux se fermaient par intermittence, épuisés par le demi-sommeil. Elle patienta dans un état de veille permanent, un état de crainte permanente, jamais vraiment capable de s'endormir, de lâcher prise. Elle tenait fermement la lanière de son sac, les phalanges crispées, les jambes croisées dans une position inconfortable.

Le convoi prit une, puis deux, puis presque trois heures de retard. Héloïse ne compta pas. Elle n'écoula pas non plus les annonces.

Enfin en gare de Thionville, elle loupa bien sûr son TER. Elle attendit le suivant, un vieux train qui l'emmènerait vers l'une des petites bourgades du coin. La matinée était bien entamée et, tandis qu'elle guettait sa correspondance, son estomac commença à la faire souffrir. Avait-elle mangé, ce matin ? Elle était incapable de s'en souvenir. Se sentait-elle la force de pousser la porte d'une boulangerie ? Non. Tant pis. Elle avait appris à vivre avec la faim. Elle avait appris à vivre avec ses douleurs. Physiques et psychologiques.

Le TER la secoua pendant une dizaine d'arrêts. Elle ne comptait pas vraiment – si elle oubliait sa station, ce ne serait pas si grave. Elle s'en remettrait. Sous ses yeux pochés de cernes, des formes étranges se dessinaient parfois. Aux coins de sa vision périphérique, ombres et silhouettes vagues s'amusaient en jeux de lumière. Elle refusa de regarder avec plus d'attention. Elle se laissa porter, fantomatique.

Après le train, il fallait encore quarante minutes d'attente avant le prochain bus.

La ligne n'allait pas jusque chez elle. Lorsqu'elle mit le pied à Liville-lès-Montrenthal, l'après-midi s'éteignait lentement. Elle n'avait toujours rien mangé. Derrière ses dents serrées remontait de temps à autre un relent de bile. Malgré le début de l'automne, le soleil tapait trop fort. Elle salua le chauffeur et descendit place de l'Église, unique arrêt de bus du bourg.

À l'époque de son adolescence, on ne comptait que quatre navettes par jour : deux le matin et deux le soir, pour emmener les collégiens et lycéens dans leurs écoles respectives. En plein

centre du hameau, le parvis offrait une vue dégagée sur les alentours : Liville était construite au fond d'un vallon entre les collines. Au sommet de l'une d'elles trônait la destination d'Héloïse. Armée de courage, elle traversa les ruelles désertes, bien heureuse de n'y croiser personne. Oh, elle se doutait que derrière les rideaux tirés, des regards devaient d'ores et déjà l'épier. Elle ne se sentait simplement pas capable de les soutenir.

Jamais elle n'avait pensé revenir. Encore moins dans ces conditions. *Liville*. Personne ne prenait la peine de dire « lès-Montrenthal », peut-être parce que le nom était trop long. Peut-être parce qu'il rappelait aux habitants la malédiction supposée émaner du vieux manoir de ce domaine tombé en décrépitude. Héloïse, elle aussi, faisait bien la distinction entre Liville et Montrenthal.

Liville, c'était le village. Et Montrenthal, c'était chez elle. Sauf que ça ne l'était plus.

\*

Avait-elle oublié ce que c'était, de grimper ce sentier de graviers ? Était-ce sa mémoire qui flanchait, ou les arbres aux branches creuses avaient-ils perdu en vigueur ? Peut-être était-ce l'émerveillement de l'enfance qui lui manquait, désormais. Il devait bien s'être passé cinq ans, depuis la dernière fois où elle avait gravi le chemin de Montrenthal. Depuis la fois où elle avait claqué la porte, où sa mère lui avait hurlé qu'elle n'était plus sa fille, où Héloïse avait été trop fière pour assumer l'émotion que cachaient ses pleurs : ce ne pouvait être que de la rage, pas de la tristesse. Elle n'avait pas le droit d'être triste.

Sauf qu'elle n'y pouvait rien. Elle était trop triste, maintenant, pour se voiler la face. Pour trop de raisons différentes. Elle était même surprise que son corps continue de lui obéir et d'avancer. Dans son casque, la musique crachota avant de s'arrêter au milieu d'un morceau de Suzane qui lui donnait envie de tout cramer et de rugir contre l'injustice du monde. Héloïse attrapa son portable : plus de réseau. Bien sûr. Trop habituée à la couverture impeccable de Paris, elle n'avait pas pensé à télécharger l'album.

Elle retira le casque, et les sons des bois tout autour d'elle l'assaillirent. Le vent dans les houpriers, le craquement des brindilles, le bruissement des animaux, le chant des oiseaux, le chuchotement des feuilles mortes. Héloïse se retourna, jeta un regard au village en contrebas et à la ligne téléphonique qui passait là, suspendue sur ses pylônes.

Son cœur manqua un battement. Elle ferma fort les paupières pour chasser l'apparition. Sur le fil, trois corbeaux s'alignaient. Mais sur le fil, elle voyait autre chose. Une femme assise la toisait, une ombrelle à la main. *Non, non, non, non...*

*C'est la fatigue. Juste la fatigue.*

Qu'est-ce que cela aurait pu être d'autre ? Les paupières jointes, plissées si fort que quelques points scintillèrent sur sa rétine, Héloïse se mordit l'intérieur de la joue. La douleur l'aidait à revenir, à se réancrer dans le réel.

Quand elle rouvrit les yeux, les oiseaux s'étaient envolés. Et il n'y avait aucune trace de la femme funambule.

*La fatigue, juste la fatigue, il faut que je me repose.*

À nouveau, elle voyait flou. Elle s'essuya les cils du coin de sa manche élimée sans même remarquer les larmes qui la mouillèrent. Il était tellement plus simple de faire abstraction.

Alors elle tourna le dos à Liville et au pylône. Elle ne voulut pas non plus s'intéresser à ce qui se dressait devant elle : elle reprit son ascension en reportant son attention sur ses chaussures et ses lacets jaune fluo.

Le bruit du gravier était particulièrement agréable quand on traînait les pieds dessus. Héloïse l'avait réalisé toute petite. Un roulis, une mélodie, semblable à une berceuse. Elle se surprit à souhaiter que le chemin ne se termine jamais pour rester dans cet état suspendu. Elle chercha l'un de ces proverbes, l'une de ces stupides phrases de développement personnel qui disent quelque chose comme « Ce n'est pas la destination qui compte, mais le voyage ». Elle ne trouva pas de formulation qui lui plaise. Et le temps qu'elle pense à autre chose, son pied gauche s'arrêta à dix centimètres d'une barre en fer forgé.

Elle n'eut pas d'autre choix que de relever la tête. Devant elle se dressait le mur d'enceinte de pierre rouge qui marquait l'entrée de la cour. Là où l'on garait les voitures. Sur de vieilles photographies, Héloïse avait pu voir ce à quoi le domaine ressemblait dans les années de jeunesse de sa mère, celles où l'on *recevait* encore à Montrenthal. Il y avait une bonne décennie qu'on ne *recevait* plus personne. Presque deux, à vrai dire.

Elle passa de profil dans l'ouverture du portail, juste assez large pour qu'elle puisse se faufiler. Elle n'avait pas une carure bien prononcée, Héloïse. La dépression lui avait sucré quelques-uns de ses kilos. Ses clavicules se dessinaient un peu sous sa peau, et elle n'aimait pas ça. Alors elle préférait se noyer dans ses pulls et ses tee-shirts trop grands. Dans ses pantalons cargos et ses jeans *mom*.

La maison était comme dans ses souvenirs. Le manoir exhibait ses murs chics aux détails extravagants, ses fresques de

pierre taillée, sa charpente en peuplier. Du lierre envahissait la façade beige. Tout avait vieilli, et pourtant, tout semblait figé dans le temps. Dans la grandeur d'une autre époque. Trois marches bien trop larges menaient à l'entrée – par réflexe, Héloïse se dit « Il n'y a pas de rampe ». Pas d'accès PMR. Pourquoi les bourgeois de Montrenthal s'en seraient-ils souciés ? La douleur de se souvenir qu'elle aussi était une *bourgeoise de Montrenthal* lui redonna la nausée. En fin de compte, elle n'avait pas réussi à renier ses racines. Pas véritablement.

D'un pas lourd et exténué, elle grimpa jusqu'à la porte. Le battant antique à colombage était doté d'un heurtoir en laiton. Elle frappa un coup. Elle n'avait plus de clé. Pourquoi en aurait-elle possédé une ? Elle n'était plus la fille de sa mère. Plus la fille de Montrenthal. « Oh, ne t'en fais pas pour ça, je n'ai *aucune* intention de revenir ! », avait-elle crié.

Le malaise lui pesait sur les entrailles. Elle devait tenir bon. Elle se le devait.

Enfin, la poignée s'abassa. Héloïse déglutit, frôla la fausse route. On lui ouvrit. Elle ne reconnut pas tout de suite la femme sur le seuil : les rides et les soucis marquaient si fort son visage qu'il lui fallut quelques secondes pour identifier les traits de celle qui avait été, en des temps immémoriaux, sa nourrice. Sa confidente.

– Mademoiselle.

Son signe de tête contrit et sa petite courbette finirent de la mettre mal à l'aise. Héloïse aurait voulu disparaître sous terre.

– Bonjour, Blanche.

Sa salutation étranglée faillit mourir au fond de sa gorge. Elle passa l'encadrement et ouvrit la bouche pour dire autre chose. Quoi ? Elle n'en avait pas la moindre idée.

Elle dévisagea Blanche. Blanche dévisagea Héloïse. Elles ne savaient pas comment continuer. Par où commencer.

La châtelaine, bien sûr, ne leur en laissa pas l'occasion.

— Bonjour, Héloïse.

La voix de sa mère claqua comme un coup de fouet. Héloïse se redressa d'un coup, telle une marionnette tirée par les fils invisibles de l'autorité maternelle.

Barbara Grünberg dominait sa fille depuis le palier du premier étage, au sommet de la volée de marches. Héloïse reconnut là son besoin impérieux d'avoir le dessus dès le début, de lui rappeler quelle était sa place. Elle se sentit perdre la face, perdre des années ; elle n'avait plus vingt-cinq ans, elle en avait dix et elle était terrifiée par cette femme au regard d'aigle.

— Maman.

Le mot lui semblait poussiéreux, extirpé d'un passé oublié. Elle était presque étonnée de se souvenir comment le prononcer.

— Tu es rentrée.

— Oui.

— Après tout ce temps, tu es rentrée.

— Oui.

Tant qu'elle s'en tenait aux simples constats, Héloïse pouvait peut-être assurer la conversation. Sauf que la question fatidique devait arriver.

— Pourquoi ?

La question à laquelle elle se sentait désormais incapable de répondre. Face à sa mère, elle perdait ses certitudes et sa dernière once d'assurance.

— Je ne sais pas, maman.



## II

Héloïse s'était effondrée sur son oreiller. Elle ne savait pas par quel miracle elle avait réussi à tâtonner jusqu'à la chambre. Sa chambre. Sa petite chambre d'enfant, pièce exiguë dotée d'une seule fenêtre dont les épais rideaux masquaient la clarté. Le lit refait à la va-vite, probablement par Blanche lorsqu'elle avait passé son coup de fil aux aurores, était maintenant éventré. La couverture pendait du côté libre. Elle s'était recroquevillée contre le mur, en position fœtale, un coussin entre les coudes en guise de doudou improvisé. Vingt-cinq ans, et il lui fallait un doudou pour calmer ses crises d'angoisse... Et alors ?

*Ding.* La sonnerie la tira de son sommeil agité et lui fit tout de suite oublier son cauchemar. Elle tatôna sur la table de chevet, sous l'oreiller, pour remettre la main sur son téléphone. L'écran n'affichait qu'une minuscule barre de réseau, oscillant entre « Edge » et 3G, recevant juste assez de data pour que lui parvienne une notification.

À côté de l'icône WhatsApp, sous le titre présomptueux « Parisiennes-friends », un message demandait : « Bien arrivée ? ». *Ding.* Deuxième message. « On t'aime Hélo ». Le flux de la conversation de groupe n'avait pas encore noyé

les questions inquiètes qui avaient suivi son « je pars » de 5 heures du matin.

Les yeux plissés, la bouche sèche et la peau rêche, Héloïse déverrouilla avec son empreinte digitale. Elle tapota des deux pouces, comme une professionnelle. « bien arrivée, pas beaucoup de réseau, envoyez plutôt des SMS vous aime aussi ».

Céleste – sa coloc, et l'une de celles dont elle était la plus proche – répondit aussitôt. « Ça va ? T'as vu ta mère ? »

« compliqué, ça va, jvous tiens au courant »

Héloïse reposa le smartphone sur l'écran et pressa ses paumes contre ses paupières fatiguées. Tout son corps la piquait. Endolori du voyage ? Endolori de ces derniers mois passés dans le noir ? *Ding. Ding ding.* Héloïse n'eut pas le courage de regarder les messages qui s'accumulaient. Elles étaient adorables, Céleste et toutes les autres, mais en cet instant, elle n'avait pas la force. Elle avait besoin de couper. De couper de Paris, de couper de sa vie.

C'était un peu pour ça qu'elle était revenue, non ?

\*\*\*

La nuit nimbait le domaine. Maintenant qu'elle avait émergé, Héloïse n'avait pas tellement envie de se rendormir. Elle était réveillée, très réveillée. Trop réveillée. Depuis combien de temps ne s'était-elle pas sentie aussi vive ? Elle ne pouvait pas se recoucher, pas tout de suite. Elle sortit dans le couloir sans savoir où aller.

Au premier étage, il n'y avait que les chambres et leurs salles de bains ; et puis, tout au bout du corridor, la porte qui conduisait vers l'extérieur. Héloïse glissa en chaussettes jusque dehors pour goûter un peu l'air de la nuit. Elle ne fit

pas attention au fait que la serrure n'était pas verrouillée. En revanche, elle sentit tout de suite le relent de tabac consommé.

Sa mère fumait. Bien sûr. Sur la terrasse du premier, *sa* terrasse. La chambre parentale, elle, se trouvait au deuxième. Elle avait son propre balcon. Pourquoi fallait-il qu'elle descende ici ?

Sans la regarder, elle lui tendit le paquet ouvert.

— T'en veux une ?

Héloïse n'était pas du genre à refuser une cigarette. Elle se servit, la coinça entre ses lèvres et fouilla ses poches pour saisir son briquet, un petit Bic noir recouvert de marguerites grossières et enfantines. Un design étrange pour quelque chose qui aidait des millions d'adultes à se donner des cancers du poumon. Mais Héloïse en riait, dans une forme de dissonance cognitive particulièrement sinistre.

— Merci.

Elle fit jouer la roulette. Étincelle, flamme ; elle inspira une première bouffée, puis souffla, soulagée. Elle avait eu sa dose de nicotine, son esprit trop alerte s'apaisait un peu. Un tout petit peu.

— Pourquoi tu es revenue, Héloïse ?

Encore des questions, toujours des questions, et elle n'était pas prête à y répondre.

— Je ne sais pas, maman.

— Tu as besoin d'argent ?

— Non.

— Tu t'es fait virer ?

— Non.

— Tu es malade ?

Elle hésita. Juste une demi-seconde, mais c'était déjà trop tard : sa mère l'avait sentie, l'avait vue. La brèche. La faille.

Héloïse ne savait pas comment le lui dire. Comment lui expliquer. Elle ne comprendrait pas.

— Tu es malade ? répéta-t-elle.

— Je sais pas. Ouais.

— Tu ne vas pas mourir, quand même ?

Elle avait posé la question sur un ton agacé, comme si l'idée que sa fille puisse revenir à Montrenthal pour y rendre son dernier soupir constituait la chose la plus contrariante à imaginer. Héloïse ne se sentait presque pas de lui tenir rigueur de son manque flagrant d'empathie. Sa mère avait toujours été comme ça, prompte à blâmer les autres pour tous ses malheurs.

Que pouvait-elle répliquer ? « Non, maman, je ne vais pas mourir. Enfin, j'espère pas. Je crois que je viens ici pour éviter de mourir. Parce que si je reste une seconde de plus dans cet appart où j'étouffe, dans cette ville où je m'asphyxie, je risque de... Parfois, j'en ai envie, de mourir. »

Elle ne pouvait pas lui dire ce genre de choses.

— Non, je ne vais pas mourir.

— Qu'est-ce que tu as, alors ?

— Une dépression.

— Une dépression nerveuse ?

Le terme la crispa. Elle n'aimait pas sa connotation. Sa psy lui aurait dit de « lâcher du lest, mademoiselle Grünberg », de ne pas s'offusquer pour une question de vocabulaire.

— On parle plutôt d'« épisode dépressif majeur ».

— Et c'est grave ?

— Un peu. Mais là, ça va. Je fais une thérapie. Et j'ai des médicaments pour m'aider à m'accrocher quand j'en ai besoin.

Ce n'était qu'un demi-mensonge. Elle voyait effectivement quelqu'un et elle prenait effectivement des pilules.

— C'est pour m'annoncer ça que tu es venue ?

— Non. J'ai besoin de me reposer, loin de Paris, à la campagne, de changer d'air et je me suis dit... Maman, c'était pas facile à prendre, comme décision. Je me suis dit que, peut-être, je pourrais venir ici quelque temps. Si tu es d'accord. Si tu veux bien.

Elles s'étaient accoudées à la rambarde, côte à côte. Les fumées de leurs cigarettes s'entremêlaient. Elles n'avaient pas été aussi proches depuis si longtemps...

Pour tromper le silence trop lourd, Héloïse tira une autre bouffée. Le bout incandescent lui parut luire dans la nuit. *Poussière de fée*. Elle secoua la tête. Il fallait qu'elle arrête de penser à ce genre de futilités. *La dame sur le câble téléphonique*. Il fallait qu'elle arrête de penser à ce genre de conneries.

— J'en ai *vraiment besoin*, maman, tu comprends ? Je ne... Je sais que ça s'est vraiment mal fini. Et je regrette. Et on aura sûrement plein de trucs à se dire. Mais on n'est pas obligées de se parler non plus. Je sais pas. Dis quelque chose, s'il te plaît.

— D'accord.

— D'accord ?

Héloïse se tourna vers elle. Il n'y avait qu'une seule lanterne allumée sur toute la terrasse, une bougie sous une cloche de verre, à la lueur un peu fantomatique. Le visage de sa mère s'était creusé par endroits, bouffi par d'autres.

Elle était toujours terriblement belle.

— Je suis d'accord pour que tu restes. Mais je n'ai pas envie qu'on parle. Pour l'instant.

Barbara écrasa sa cigarette contre la balustrade.

— Plus tard, peut-être.

Sans un mot de plus, la matriarche resserra son gilet de laine sur ses épaules et contourna sa fille pour regagner l'intérieur. Héloïse eut à nouveau les larmes aux yeux. Des fois, elle se demandait combien d'eau contenait son corps pour en laisser fuiter autant.

— Merci, maman.

Barbara ne prit pas la peine de lui répondre. Ni de se retourner. Elle agita la main, une façon de dire « Ce n'est rien », puis elle disparut dans la nuit.

Héloïse s'avachit davantage sur la rambarde. D'ici, elle avait une vue imprenable sur la forêt qui entourait Montrenthal. Son cœur battait un peu moins vite. Ses bronches inflammées se dilatèrent.

Elle était rentrée à la maison.

Sous la canopée, elle crut discerner quelques ombres indistinctes se mouvoir dans les bois.

\*\*\*

Le café-bar était l'unique enseigne de Liville ouverte avant 9 heures du matin. Héloïse en était la seule cliente. Elle tentait de réchauffer le bout de ses doigts sans se brûler avec sa tasse. Elle avait dormi quelques heures agitées, mais les premiers rayons du soleil avaient condamné ses dernières espérances de repos, et le poids lui était revenu sur les côtes, accompagné d'un besoin impérieux de s'enfuir. Après être arrivée comme une voleuse la veille, elle s'était échappée sans faire de bruit.

Elle consulta son portable : batterie chargée au maximum, deux barres de réseau. Sa data sauta sur de la 3G, avant de repasser à l'Edge. Sur son fond d'écran, une photo d'elle et sa

bande – Céleste au centre, tout sourire. Cela lui serra un peu plus le cœur. Le message qu'elle guettait n'arrivait pas.

Enfin, la porte s'ouvrit dans un carillon qui lui donna mal à la tête. Héloïse avait avalé ses antidépresseurs et elle n'avait aucune envie de se gaver de Doliprane. Elle prenait tant de médicaments qu'elle en perdait le compte, qu'elle perdait pied en essayant de s'en sortir. Elle était fatiguée, trop fatiguée pour penser à tout ça. De toute façon, elle n'était pas médecin.

Elle n'eut pas le temps de se retourner que la nouvelle venue s'installait à sa table.

— Merde, Hel, c'est vraiment toi.

Héloïse leva son regard vers elle, un regard plein de surprise et d'espoir à la fois. Celui d'une enfant émerveillée. Elle s'accrocha à ses doigts à la manucure impeccable comme pour s'assurer que son interlocutrice était bien réelle.

— La vache, Hel, t'as les mains glacées. Tu te souviens de ce qu'on disait ? Que tu gelais comme en enfer ?

Il n'y avait qu'elle pour l'appeler « Hel », surnom hérité de leur adolescence, à l'origine de trop nombreux jeux de mots sur l'homonyme anglais *hell*.

— Oui. Oui, je me souviens. Je... Merci d'être venue.

— J'en reviens pas. J'ai cru que j'avais rêvé, que je m'étais mal réveillée... Waouh. Je ne sais même pas par où commencer.

— Je sais que... c'est soudain. Et inattendu. Je ne sais pas, j'avais besoin de...

De voir quelqu'un, n'importe qui, parce qu'Héloïse était incapable de rester seule trop longtemps quand la panique menaçait de la submerger. Sauf que ce n'était pas tout à fait ça.

— Je crois que tu étais la seule personne que j'avais envie de voir, Sam.

Samira lui sourit, d'un de ces drôles de sourire de travers d'adulte contrit, d'adulte qui ne sait pas quoi répondre. Le serveur décida qu'il leur avait laissé suffisamment de temps pour leurs retrouvailles et s'approcha de la table.

— Qu'est-ce que je te mets ?

— Un chocolat chaud, s'il te plaît, Tim.

— Un chocolat chaud, noté.

Héloïse ne connaissait pas le garçon. Samira, elle, n'était jamais partie. Samira connaissait encore tout le monde.

— Ça fait combien de temps qu'on ne s'était pas vues ?

— Trop. Des années.

— Pourquoi t'es là, Hel ? T'as pas bonne mine, tu sais. T'as même vraiment une sale tête. Qu'est-ce qui se passe ? C'est ta mère ? Ta grand-mère ?

Héloïse avait toujours aimé la franchise de Sam : elle ne tournait jamais autour du pot. Dès le début, elles avaient eu cette connexion, cette façon de se comprendre l'une l'autre. *Comme des âmes sœurs*. Héloïse attrapa ses doigts par-dessus la table et se sentit plus légère. Même ses yeux fatigués voyaient un peu mieux.

Puis une des *ombres* passa à l'arrière-plan de son champ de vision. Elle sursauta, malgré elle.

— Je suis en dépression. Ça a commencé par un burn-out... Ma psy m'a dit que l'air de la campagne pourrait me faire du bien. Du coup, je suis partie de Paris pour revenir ici.

Les lèvres de Samira se pincèrent en une moue contrite avant qu'elle ne réplique :

— Désolée de l'apprendre. J'espère qu'être ici, ça te permettra d'aller mieux, même si c'est très cliché, « l'air de la campagne ». J'espère que ça ira pour ton moral en...

— Enfin, c'est la version officielle.

— Pourquoi ? C'est un mensonge ?

Tim les interrompit pour poser la tasse fumante devant Samira. Il saisit le silence gêné des deux clientes et s'éclipsa pour retourner somnoler derrière le comptoir.

— Ce n'est pas un mensonge. C'est juste... Il n'y a pas que ça.

La vitrine se trouvait sur la droite d'Héloïse. Depuis qu'elle s'était assise sur la banquette, elle tentait, de son mieux, de faire abstraction de ce qu'elle apercevait à travers, du coin de l'œil. Les silhouettes floues. Les murmures qui lui soufflaient dans les tympanes et les frissons qui lui remontaient sur le long des bras.

— Je crois que... ce n'est pas juste le moral, Sam.

— Pardon. Je sais que je suis maladroite. Tu vois, ici, on ne parle pas de santé mentale comme tu peux le faire avec tes copines. Je veux dire, c'est plus tabou. On n'a pas accès à tous vos psys. Mais je sais que ça influe aussi sur ton énergie et sur...

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Enfin, j'ai tout ça, aussi. L'épuisement, l'incapacité à bouger, parfois. Mais il y a... il y a autre chose.

Autre chose qu'elle avait voulu fuir.

Autre chose qui semblait l'avoir suivie à la trace.

Inquiète, Samira se pencha au-dessus de la table alors qu'Héloïse pinçait les lèvres, si fort qu'elles en devinrent blêmes.

— Qu'est-ce qu'il y a, Héloïse ?

Comment lui dire ? Elle n'osait en parler à personne, parce qu'elle était persuadée qu'on l'enverrait aux urgences psy. Ses

amies de Paris n'auraient pas pu comprendre. Mais Samira, elle, peut-être...

Elles avaient grandi ensemble.

— Je... Promets-moi de ne pas t'enfuir en courant. Je crois que... je crois que je vois des choses. Des ombres, des trucs un peu indistincts qui passent autour de moi. Parfois, ce sont des sons, des chuchotements.

— Tu veux dire que tu as des hallucinations ?

— Je ne sais pas. Peut-être. On dirait... on dirait des personnes. Des gens. Des...

Héloïse se rendit compte qu'elle tremblait lorsque Samira posa ses mains sur ses épaules pour la calmer. Elle avait le cœur au bord des lèvres.

— Les médicaments n'y changent rien. Et si je suis revenue ici, à Montrenthal, c'est parce que j'avais l'impression... l'impression d'être appelée. Par quelqu'un. Quelque chose.

— Tu penses à... ?

Elles se regardèrent droit dans les yeux, dans un échange si intense qu'il déterra leur complicité d'antan, leur capacité à lire dans l'âme l'une de l'autre. Elles achevèrent la question et donnèrent la réponse en même temps :

— La malédiction.

Elles entrelacèrent leurs doigts et les serrèrent, fort, alors qu'un frisson les parcourait tout entières. Derrière son comptoir, le serveur ne parut pas percevoir la tournure que prenait la discussion de ses deux clientes. Elles restèrent silencieuses un instant, le temps de digérer l'information. De réfléchir. De rationaliser un peu.

*À suivre...*